

**Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

**Voyage pittoresque sur les bords du Rhin**

**Texier, Edmond**

**Paris, 1858**

Chapitre XIII

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

## CHAPITRE XIII.

Le bateau à vapeur. — Le bataillon des touristes. — Bieberich. — Les statues décapitées. — Les vins du Rheingau. — Les femmes plus fines que le diable. — Schierstein. — Niederwallof. — Eltville. — Kiedrerich. — Johannisberg. — Légende. — Rudesheim. — Geissenheim. — Bingen. — Le saint et la sainte de Bingen.

Il est cinq heures du matin, la cloche du Damp-Chiff jette au vent ses dernières volées. L'avant du bateau est encombré de colis, de malles et de paysans des bords du Rhin qui descendront aux prochaines escales; à l'arrière, le bataillon sacré des touristes, des voyageurs valétudinaires, des femmes en peignoir blanc et la tête ombragée d'un vaste chapeau de paille.

Chacun prend ses aises et s'établit confortablement comme s'il s'agissait d'une traversée de trois semaines; on s'arrache les pliants en forme d'X. Voici une femme artiste qui place son album sur ses genoux, taille ses crayons et se dispose à prendre au vol le croquis des points de vue célèbres. Un enthousiaste tire de l'étui un formidable télescope qu'il monte sur un trépied; l'instrument préparé, notre homme remet ses gants, allume son cigare et attend la ruine. Plus loin, c'est une famille qui étale sur la table toute une bibliothèque : *le Rhin*, de Victor Hugo, contrefaçon belge; *le Guide*, avec plans, cartes et gravures. Tout le monde est dans l'attente du panorama et se prépare à l'admiration. Tout à coup la vapeur soulève les grands bras de la machine, et, au bout de quelques minutes, la ville de Drusus, Mayence, n'apparaît plus que comme un arc tendu dont le Rhin est la corde.

Déjà voici Bieberich, une petite ville de trois mille habitants et qui est la résidence d'été de M. le duc de Nassau ; on aperçoit sur le bord du Rhin son château de grès rouge, construction du dernier siècle. Ce petit château, avec ses deux ailes réunies par une rotonde, produit un effet pittoresque ; mais il aurait besoin de quelques réparations, et je m'étonne que M. le duc de Nassau laisse depuis tant d'années sur le sommet de son palais des statues éclopées ou décapitées. Il est vrai d'ajouter que l'intérieur est meublé avec beaucoup de luxe et de goût. Le parc, que l'on peut visiter aussi en l'absence du prince, est magnifique. Beaux arbres, parterres, ombrages, pièces d'eau, pelouses, pavillons, rien ne manque à ce merveilleux jardin, qui est en outre célèbre dans toute l'Allemagne par la beauté de ses caves, lesquelles ont coûté, m'a-t-on dit, un peu plus de quinze cent mille francs.

C'est à ce moment du parcours du fleuve que la rive droite offre le plus d'intérêt. Nous avons en face de nous le Rheingau, le paradis des bords du Rhin. Ses vins sont célèbres dans toute l'Europe, et il paraît que les femmes du Rheingau ont une finesse particulière, s'il faut s'en rapporter aux traditions de la légende. Écoutez et jugez :

Il y a un proverbe allemand qui dit : « Ruse de femme triomphe de tout, même du diable. » Les femmes l'ont prouvé maintes fois, et plus d'un homme doit remercier sa femme de ce qu'il ne rôtit point dans le feu éternel. C'est ce que prouve assez l'histoire suivante :

Il y a dans le Rheingau une grange dont le toit est percé d'une grande ouverture. Jamais maçon ne fut en état de la fermer ; on essaya tous les moyens pour la boucher, toutes les peines furent inutiles ; réussissait-on à le faire pendant le jour, le lendemain on retrouvait les choses dans le même état, les tuiles qui avaient servi à fermer l'ouverture étaient enlevées et jetées au loin. On attribue ordinairement ces sortes de choses au diable, souvent à tort ; mais ici on ne se trompait point, c'était bien le démon qui exerçait une vengeance perpétuelle sur une femme qui fut plus fine que lui.

Il y a plusieurs siècles (la date précise m'est échappée), la récolte

avait si bien réussi dans le Rheingau, que de mémoire d'homme on n'y avait vu une telle abondance. Personne n'en fut plus fâché qu'un certain paysan, qui était de ces hommes remettant tout au lendemain. Sa grange tombait en ruines, et il avait toujours retardé le moment de la faire restaurer, jusqu'à ce qu'enfin il fut trop tard; le blé était mûr, et le moissonneur attendait. Il avait beau s'arracher les cheveux de colère, cela ne servait de rien. Une pluie battante pouvait survenir et perdre sa récolte. Que faire? Il aurait pu mettre la main à l'œuvre et réparer de son mieux sa vieille grange; mais non, cela ne lui allait pas, il préférerait en bâtir une neuve, et pour cela le temps lui manquait. Il sortit de chez lui désespéré, et parcourut les campagnes. Tout à coup un menuisier lui frappe sur l'épaule en lui demandant d'un air d'intérêt ce qui le préoccupait si fort. Le campagnard se retourne promptement, ôte son bonnet et répond :

— Hélas! monsieur, vous ne pourriez pas me venir en aide? Je suis très-malheureux.

— Eh bien! dis-moi toujours ton embarras, dit le monsieur. Qui sait si je ne puis t'être utile en cette occasion. Parle-moi franchement.

— Je puis bien vous le dire, répondit le paysan; mais que vous me soyez utile, c'est une autre affaire. Je devrais avoir une grange pour demain, sinon ma récolte est perdue, et je suis réduit à la misère.

— N'est-ce que cela? s'écria l'étranger.

— Comment! n'est-ce pas assez? Vous moquez-vous de moi? répondit le paysan.

— Loin de là, reprit l'autre, je veux t'aider; s'il ne te manque qu'une grange, je puis te la construire pour demain matin.

Le paysan ne savait que penser en entendant ces paroles; cependant l'air calme et la mine sérieuse de l'étranger lui prouvaient bien qu'il ne raillait point. Il demanda combien il devrait lui donner pour cela.

— Je ne veux point d'argent, répondit l'étranger en tirant des poignées d'or de sa poche; je veux faire un contrat avec toi. Si tu veux être mon serviteur dans vingt ans, la grange sera terminée avant le premier chant du coq.

Le paysan réfléchit un instant.

— Dans vingt ans? Soit, cela me va, dit-il en frappant dans la main de l'étranger. Dans vingt ans je suis à vous.

— Je voudrais ta promesse par écrit, dit l'autre. Je savais ce qui te manquait, c'est pourquoi j'ai mis le contrat dans ma poche et je t'ai suivi. Le voici, tu n'as qu'à lire et signer.

Le paysan lut, et, le trouvant en bonne forme, il prit la plume pour signer, mais il n'y avait pas d'encre.

— Ah! j'ai oublié l'encre, dit l'étranger. Tiens; prends cette aiguille, pique-t'en légèrement le bout du doigt, et l'affaire est faite.

Le paysan le fit, et n'eut pas plutôt signé qu'il réfléchit.

— Cependant il faut que ma femme et mon enfant me suivent.

— Ah, ah, ah! certainement, dit le monsieur en éclatant de rire. Je vais ajouter cela dans le contrat, et tu le signeras. Je te ferai ce plaisir de tout mon cœur.

Et ayant écrit ce que le paysan demandait, celui-ci signa.

— Maintenant, au revoir; demain, avant le premier chant du coq, la grange sera achevée.

Le paysan tout pensif suivit l'étranger du regard; mais, ô terreur! de dessous les plis de son large manteau il voyait sortir à chaque pas un sabot de cheval.

Il venait de vendre au diable son âme, celle de sa femme et de son enfant. A quoi lui servait maintenant cette grange?

Il rentra chez lui consterné, ne soufflant mot et n'osant regarder sa femme en face. Elle lui demanda souvent ce qui le préoccupait tant; il resta longtemps sans vouloir rien dire. Enfin il lui découvrit tout.

— N'est-ce que cela? s'écria-t-elle lorsqu'il eut tout dit. Laisse-moi faire, je veux que ce diable sache à qui il a affaire.

Ces mots consolèrent tant soit peu le paysan, mais il ne put fermer l'œil de toute la nuit; et à peine minuit eut-il sonné, que, ne pouvant rester au lit plus longtemps, il se leva et alla à la fenêtre. Son jardin était couvert de petits bonshommes occupés à construire la grange. Les uns portaient de lourds chênes, les autres en abattaient les branches, coupaient les racines, hachaient et rabattaient tandis que d'autres équarrissaient les troncs et y faisaient des trous pour y passer de nouvelles traverses, afin d'en former une charpente. La porte était déjà placée, et l'ouvrage avançait avec une effrayante rapidité. Le fermier soupira en voyant cela et en songeant à la fin qui l'attendait dans vingt ans.

— Eh bien! que vois-tu dans la cour, demanda la femme, qui était encore au lit.

— Hélas! la grange est presque achevée, répondit tristement le fermier.

— Presque achevée? cela me fait plaisir, dit la femme en sortant du lit.

Elle courut à la porte et vit qu'il ne restait plus qu'un trou au toit de la nouvelle grange. A cela près, tout l'ouvrage était terminé.

La fermière, sans réfléchir longtemps, fit un porte-voix de ses mains, et s'écria de toutes ses forces :

— Kikiriki!

Le coq de la maison répéta aussitôt kikiriki! — et tous les coqs des environs répondirent en chœur : kikiriki! Au même instant, tous les travailleurs disparurent en poussant des hurlements; la grange demeura inachevée, et le contrat fut anéanti.

Cela fâcha le diable, qui ne permit jamais que l'on bouchât cette ouverture. — Je n'ai pas pu la fermer moi-même, se dit-il, personne après moi ne la fermera!

Certain chasseur doit des remerciements à sa femme pour un service semblable.

Il avait couru pendant toute la journée sans rencontrer la moindre pièce de gibier. Cela le contrariait beaucoup, et, à la nuit tombante,

il se jeta sur l'herbe, tout découragé et exténué de fatigue. Il tira quelques vivres de sa gibecière, mais il mangeait sans appétit.

Un autre chasseur l'aborde et lui dit :

— Eh bien ! l'ami, la chasse a-t-elle été productive ?

— Je n'ai pas tiré une seule bécasse, répondit le chasseur.

— Il faut que tu sois bien misérable tireur, reprit l'autre, car la contrée regorge de gibier.

— Mais je n'ai rien rencontré, si ce n'est...

— Alors tu as laissé tes yeux au logis ou tu ne connais pas ton métier, et tu ferais mieux d'acerocher ton fusil à un clou.

— Assez, s'écria le chasseur, dont le sang commençait à bouillonner, si tu ne veux que je ne te prouve ce que je sais faire, je te conseille de te taire.

— Je voudrais bien la voir, ta preuve.

— La voilà, dit le chasseur en visant au cœur de l'autre.

Cependant un rire infernal partit du milieu du nuage de fumée qui cachait l'étranger.

— J'appelle cela un coup de maître, dit-il; tiens, voilà ta sottise, elle ne vaut rien. — Et en disant ces mots, il jeta la balle à ses pieds.

Le chasseur resta tout ébahi, et son fusil lui tomba des mains.

— Maintenant je veux te faire voir comment je tire, moi, continua gravement l'étranger, et juge alors si ta vie est entre mes mains ou non. Vois-tu ce lièvre là-bas ?

Le chasseur regarda; mais il eut beau se frotter les yeux, il ne vit rien.

— Je n'en suis pas étonné, dit l'autre, il court à une bonne lieue de nous.

— A une lieue? et vous prétendez...

Avant qu'il eût achevé, le coup était parti, et le chasseur avait crié à ses chiens : Cherchez !

— Allons nous reposer, nous en avons le temps, ils ne reviendront pas avant un quart d'heure, dit l'étranger en riant.

Le chasseur ne soufflait mot.

Un quart d'heure après, les chiens raccoururent, et l'un d'eux tenait à la gueule un lièvre magnifique.

— Par ma foi! dit le chasseur, voilà un coup de maître. J'avoue que je ne suis qu'un nigaud.

— Ne voudrais-tu pas savoir tirer comme cela? demanda l'étranger en lui frappant sur l'épaule.

— Le désir ne m'en manque point, répondit le chasseur; mais tu ne révéleras point ton secret au premier venu.

— Ou peut traiter avec moi, reprit l'autre. Si tu veux mettre ta signature ici, tu deviendras maître de mon secret.

— Tope là, dit le chasseur; mais faisons nos conditions. Supposons que je voie de loin quelque chose et que, comme tu dis, ayant laissé mes yeux à la maison, je ne distingue pas ce que c'est....

— Alors, je te dis tout de suite ce que c'est.

— C'est à cette condition que j'accepte ta proposition. Donne-moi le billet.

— Mais avec quoi veux-tu que je signe?

— Pique-toi le bout du doigt et écris avec une goutte de sang, dit l'étranger. J'ai fait le contrat pour sept ans. Après ce temps, tu m'appartiens; car nous ne pouvons plus contracter de nouvel engagement.

— Je suis content de ces conditions, dit le chasseur en signant.

L'étranger lui donna un sachet renfermant trois balles, et ils se séparèrent.

Dès ce moment, notre homme devint le premier tireur du canton, et sa renommée s'étendit au loin. Tous les seigneurs des environs se le disputaient pour l'avoir à leur service; de sorte qu'en peu d'années il devint riche, fit bombance et oublia complètement le contrat jusqu'au jour où le terme était expiré. Alors il parcourut la maison comme un chevreuil poursuivi, ayant toujours devant les yeux la terrible fin qui l'attendait.

Sa femme le pria longtemps, mais en vain, de lui confier son

secret. Enfin, ne pouvant résister plus longtemps à ses tendres sollicitations, il lui avoua tout.

— Que cela ne t'inquiète point, répondit-elle avec calme, va à la chasse comme à l'ordinaire; seulement tiens parole au démon, et ne tue qu'après lui avoir demandé ce que tu couches en joue.

— Et à quoi cela me servira-t-il? demanda le chasseur.

— Ne t'en embarrasse point!, répondit la femme, tu le verras plus tard.

Il sortit en secouant la tête et gagna le bois, où le diable l'attendait déjà.

— Tu parais de mauvaise humeur, lui dit le malin en l'apercevant; aurais-tu peur de ton voyage en enfer?

— Pardonne-moi, répondit le chasseur, je suis triste de ne pouvoir plus tirer.

— Tu le peux encore une fois, c'est alors que notre engagement sera fini.

En ce moment, le chasseur aperçut une singulière créature; ce n'était ni un oiseau, ni une bête fauve, ni un homme; il arma aussitôt son arquebuse, et dit au démon :

— Dis-moi vite ce qui court là-bas, je veux abattre cette pièce-là; cela paraît un singulier monstre.

Le diable regarda, s'écarquilla les yeux, mais il ne put parvenir à reconnaître ce que c'était.

— Dis vite, s'écria le chasseur, qui commençait à concevoir quelque espérance.

— Attends donc, dit le diable, j'y pense, ce n'est ni un oiseau, ni une bête sauvage, ni un homme.

— Dis-le, sinon notre traité est nul, s'écria le chasseur en prenant courage.

— Oui, oui, dis-le, dis-le, cela est facile à dire, répondit le diable. Attends..... Non, par Lucifer, je n'en sais rien.

— Nous voilà quittes, dit le chasseur; tu viens toi-même de rompre le contrat, et cette fois c'est toi qui as laissé tes yeux à la maison.

— Je t'aurai, s'écria le démon en grinçant les dents.

Et il disparut, après avoir jeté le contrat aux pieds du chasseur. Celui-ci court gaiement à la maison pour remercier sa bonne femme, mais elle n'y était point. Effrayé, il alla à la porte pour gagner les champs, lorsque le singulier monstre qu'il avait vu de loin se précipita à sa rencontre en s'écriant : — Ah ! mon cher mari !

C'était sa femme qui, aussitôt après le départ de celui-ci, s'était enduit le corps de sirop et s'était ensuite roulée dans les plumes.

Il marqua d'une petite croix les trois balles, afin que le diable n'eût plus de droit sur elles. Le premier jour qui suivit cet événement, il se rendit à la chasse, et vit, après chaque coup, le diable qui courait pour attraper les balles ; mais chaque fois il retira la main comme s'il se fût brûlé ; la croix mettait un obstacle insurmontable à ce qu'il les reprit, et il se vit forcé de les abandonner au chasseur. Celui-ci, devenu pieux et remplissant exactement ses devoirs religieux, ôta ainsi au démon l'espoir qu'il avait conçu de le venir chercher à sa dernière heure. Il continua ainsi à vivre honorablement, et sa mort fut calme et heureuse.

Avant de perdre complètement Bieberich de vue, disons un mot de la famille de Nassau, qui a eu l'honneur de donner un empereur à l'Allemagne. Adolphe, comte de Nassau, fut appelé à l'empire au treizième siècle par les électeurs assemblés à Francfort. Il dut son élection à l'influence de son cousin Gérard de Nassau, qui présidait l'assemblée en sa qualité d'archevêque-électeur de Mayence. Le pape confirma l'élection d'Adolphe de Nassau, à condition que celui-ci s'engagerait à faire la guerre à la France. Le nouvel empereur voulant rester fidèle à sa parole, mais ne sachant trop à quel prétexte avoir recours pour chercher noise à son voisin, ne trouva rien de mieux que de réclamer au roi de France la couronne d'épines de Jésus-Christ, qui appartenait au trésor sacré de Saint-Denis ; puis il demandait aussi, par la même occasion, que le royaume d'Arles, auquel il prétendait que l'empire avait des droits, lui fût restitué. Philippe le Bel, pour se moquer de ses prétentions, se contenta de

lui envoyer une feuille de papier blanc en guise de réponse. Adolphe de Nassau conclut alors une ligue avec l'Angleterre contre la France, mais il fut aussitôt abandonné par la plupart de ses partisans, qui déclarèrent qu'Adolphe avait déshonoré l'empire en recevant des Anglais un secours d'argent; Gérard de Nassau lui-même prit parti pour le compétiteur d'Adolphe, Albert d'Autriche, et la guerre fut allumée au sein de l'Allemagne. Soutenu par Othon, duc de Bavière, et par les villes de Francfort, Worms et Spire, l'empereur Adolphe se mit en campagne contre les rebelles; mais, dans la première bataille qu'il livra, il fut tué de la propre main d'Albert d'Autriche, qui lui succéda. Les Nassau n'eurent plus d'autre empereur dans leur famille; mais leur maison, pour n'être pas restée au premier rang, n'en est pas moins une des plus anciennes de l'Europe.

Il y a tout au plus une heure que le bateau a quitté Mayence, et déjà il a laissé derrière lui une quantité de jolis villages qui se penchent dans le miroir du fleuve: Schierstein, dominé par les ruines du château de Frauenstein; Niederwallof, où l'on trouve une bonne route qui conduit à Neudorff. Neudorff est par sa position une petite ville de plaisance; à quelques pas, se dressent les ruines du château de Bockelheim.

Fidélité germanique! tu électrises encore de nos jours la grande nation qui occupe le cœur de l'Europe. Qu'un autre peuple s'émeuve au son incompris, au timbre creux de ce mot « honneur, » toi, peuple redouté autant qu'estimé des conquérants anciens et des tyrans modernes, tu ne sépares point l'honneur de la fidélité. Fidélité et honneur, voilà ta devise « Treu und Ehr, » c'est ta gloire. Qu'aucun souffle contagieux du midi n'efface de ton sein cette devise, que le Créateur y a gravée en traits indélébiles.

En 1279, Jehan de Spanheim se vit contraint de faire la guerre à l'archevêque Werner de Mayence, afin de se mettre en possession du château de Bockelheim et de ses dépendances, biens qui, de temps immémorial, avaient appartenu à sa famille, et que Henri, père de Jehan, avait aliénés en faveur du prince-prélat à l'insu du légitime

copropriétaire. Celui-ci, déclarant la vente une spoliation, s'offrit d'abord à racheter le tout, pour ne pas recourir aux moyens extrêmes; mais cela contraria les vues du prélat ambitieux, qui ne cherchait qu'à agrandir son territoire.

Plusieurs membres de la famille de Jehan, persuadés de son bon droit, prirent fait et cause pour lui, ainsi que plusieurs comtes et seigneurs de ses amis.

Parmi les écuyers de Jehan, il s'en trouvait un nommé Michel Mort, né en la ville de Kreuznach, si pittoresquement située contre les montagnes boisées, au milieu des champs arrosés par la Nahe. Le comte appréciait ce fidèle serviteur, qui déjà l'avait accompagné lorsque avec une magnifique escorte il était allé prendre sa belle fiancée, pour l'amener comme épouse au château de Kreuznach.

L'armée du comte et de ses alliés, imposante par le nombre de ses cavaliers et fantassins, allait partir à Kreuznach, lorsque la comtesse appela du haut de son balcon le fidèle serviteur, et lui dit en présence des valeureux guerriers : « Michel, je te recommande mon seigneur! — Je veillerai sur lui, noble dame, et je le jure sur cette épée. Mon serment doit être sacré comme celui que firent hier à notre maître les comtes de Leimingen et de Spanheim! — Le château appartient à la maison de Spanheim, et non à ce frocard mitré. Que celui-ci rengeîne, et qu'il s'en aille en paix. »

L'archevêque avait réuni de son côté des forces encore plus considérables et se trouvait en personne au milieu de ses gens d'armes, non pas orné de sa mitre rouge et de sa crosse brillante, ni revêtu de la robe pontificale, mais armé du glaive à deux tranchants. Il portait une armure blanche et la croix blanche et or; sur son casque flottait le panache de ses armoiries. Des rencontres partielles avaient déjà eu lieu, et les soldats de l'évêque avaient dû reculer devant les guerriers de Jehan. Mais lorsque les deux armées se rencontrèrent, les comtes de Spanheim, de Leiningen et de Tehingen s'avancèrent en criant : « Évêque, que le sang innocent qui va être répandu retombe sur ta tête! Comment, tu veux t'approprier l'héri-

tage d'autrui ! Nous jurons tous devant Dieu et sur notre honneur de chevaliers de combattre pour les droits de Spanheim ! » A quoi Werner fit cette réponse solennelle : « Que le sang innocent retombe sur vous, téméraires ! J'ai acheté mon droit, et le père de Spanheim en a eu la somme d'argent. Voilà pourquoi le château de Bockelheim est et sera ma propriété ! » Alors le comte Jean fit flotter sa bannière et donner le signal de l'attaque.

Le choc fut terrible : cavaliers contre cavaliers, fantassins contre fantassins, glaives contre glaives, et lances contre lances ; puis un pêle-mêle épouvantable. Les palatins et les Mayençais étaient acharnés les uns contre les autres ; tous croyaient se battre pour la justice et le bon droit.

« — Encore une attaque ! » crient les confédérés de Spanheim, « et la victoire est à nous ! »

En effet, l'armée épiscopale se retirait lentement ; mais, après un choc nouveau et terrible, elle ne se disposait pas encore à la fuite ; car tout à coup s'élança de l'épaisseur du bois, où il était en embuscade, un escadron nouveau qui attaque les palatins par derrière. La confusion entre dans les rangs de ceux qui se croyaient déjà sûrs de la victoire ; mais ils ne se laissent pas abattre et soutiennent en furieux la double bataille. Jehan, qui réunissait les siens tantôt à droite, tantôt à gauche, est tout à coup entouré par l'ennemi qui revient sur ses pas. Le fidèle écuyer Michel est entraîné dans la bagarre loin de son maître.

— Sauvez Spanheim ! sauvez votre maître ! s'écria le noble Michel, arrêtant les fuyards et réunissant une poignée de fidèles.

— Suivez-moi ! fut un cri de tonnerre. Sauvons-le ou mourons ! Chevaliers et écuyers, animés par la valeur du brave, font de nouveaux prodiges de valeur. Le carnage durait depuis le lever du soleil ; il était alors midi, et les champs étaient couverts de morts et de blessés. Les palatins étaient parvenus à se rallier de nouveau. Voilà qu'une seconde fois il arrive du secours à l'archevêque. Une compagnie de vaillants guerriers descend des hauts vignobles du

Rhingrave. Leningen cède avec Téhingen, après une défense courageuse. Un sauve-qui-peut général se fait entendre parmi les troupes de Spanheim. Ceux de Mayence crient :

— Victoire ! victoire !

Et au-dessus de tous les cris s'élève la voix de l'orgueilleux évêque :

— Jehan de Spanheim est pris ; ayez soin qu'il ne vous échappe ; il sera jeté dans le cachot le plus profond ; nulle rançon ne le délivrera !

Et pour la quatrième fois le comte se fraie une issue. Jetant la lance rompue, il saisit sa hache, et vingt-cinq casques roulent à terre, et cinq cavaliers tombent morts de leurs coursiers. Puis, dans sa colère, il s'avance sur Werner, lui fend son glaive et l'empoigne par le collet de sa cuirasse. Le prélat, sans défense, était déjà entraîné loin des siens, lorsqu'un porte-étendard, prenant le noble comte par derrière, lui enfonça sa lance dans les reins. En même temps, son coursier reçoit une flèche dans l'œil et s'abat sur lui. Il arrache en tombant l'archevêque de son cheval et s'écrie : « Je ne serai point dans ton cachot, tu mourras avec moi, démon infernal, qui invoques les saints ! » A ces mots, il saisit le prélat par la gorge et allait l'étrangler, lorsque vingt chevaliers arrivent, délivrent Werner et lient les bras et les jambes à son adversaire. Mais où se trouve à cette heure suprême le fidèle écuyer ? Hélas ! sa petite division a été entraînée dans la fuite générale, Michel n'est plus entouré que par cinq guerriers de Kreuznach. Se souvenant de son serment, il les excite de nouveau : « Suivez-moi, frères, sauvons notre seigneur ou sachons mourir ! Nous sommes près de lui, voyez comme on le garrotte. » Et aussitôt ces braves se fraient un passage sanglant à travers l'ennemi. Ceux qui environnent le comte s'enfuient épouvantés, comme si cinq géants armés de masses d'airain les eussent assaillis. Michel lui coupe les liens, et, ayant retiré la lance des reins de Jehan, il emporte son maître, nonobstant la pesante armure dont il est entouré. — Les cinq fidèles le protègèrent vaillamment de la lance et du glaive. Mais de plus en plus cernés par les ennemis, chacun

mourut de la mort des héros pour son noble maître. « O Ciel, priait Michel, veuille que je parvienne jusqu'aux rives de la Nahe! Là, je pourrai peut-être le sauver dans un canot, ou bien envoie-nous une poignée des nôtres, et nous le sauverons! » Sa prière ne fut pas entendue. Le vaillant de Leiningen arrêtait les fuyards au bas de Bosenheim et les ralliait. Avant d'y arriver, Michel fut de nouveau enveloppé par des cavaliers et des archers. Déposant alors son maître ensanglanté sur le penchant d'une colline, il précipita d'un coup de lance un cavalier de sa monture, s'élança dessus, et protégea son seigneur du glaive. Les ennemis approchèrent, les flèches sifflèrent et allèrent frapper son armure. Michel abattit encore onze de ces assaillants, dont trois étaient fils du chevalier à la blanche cavale, lesquels faisaient l'ornement de la cour splendide de l'archevêque. Michel n'était que légèrement blessé; son armure tint bon. Voilà que, pour comble de malheur, l'étalon qu'il montait s'abat, frappé par un projectile; Michel se relève aussitôt, et couvre son maître en combattant à pied. Werner, qui était revenu de sa frayeur, arriva au trot, et s'écria d'un ton rauque : « Cet homme est-il donc invincible? Avancez, cavaliers! rangez-vous, archers, et visez juste! » Une grêle de flèches siffla contre Michel; cinq traits pénétrèrent dans ses jambes à l'endroit où la cuirasse s'était disjointe. Ses genoux fléchirent; mais, étouffant sa douleur, il leva des deux mains son glaive redoutable, et sous chacun de ses coups tomba un adversaire. Alors il sentit ses forces faiblir; mais en même temps il crut entendre le cri du brave de Leiningen. Il ramassa toutes ses forces, et quiconque approcha fut transpercé de sa lance. Aucun n'osait lui enlever son maître. Dans ce moment suprême arrivent enfin les comtes fédérés avec leurs escadrons, les vaillants Hessois de l'autre côté.

— Tiens bon, Michel! crie-t-on, les sauveurs sont là!

— Arrivez, amis, arrivez, je me meurs! Que Dieu vous assiste!

répondit-il tout bas.

— Vite, vite! s'écrient alors les Mayençais, l'ange exterminateur

succombe! Percez le comte de la lance, avant que l'ennemi ne le délivre.

Mais Michel transperce de sa lance acérée le lancier qui s'approche.

Michel tombe à la renverse sur le corps du comte, le protégeant encore en mourant. Ses dernières paroles, « Dieu, je te recommande mon âme! Amis, n'abandonnez pas votre seigneur! » furent interrompues par une forêt de lances qui lui entrèrent dans le dos. Mais, tels que la foudre, des palatins tombent alors sur les évêques. L'archevêque lui-même n'échappe qu'avec peine, et la victoire demeure indécise par l'héroïsme d'un seul.

Michel Mort expira sur le corps sanglant de son maître, qui, à force de soins, revint à la santé. La noble fidélité, les faits héroïques, la mort glorieuse de l'écuyer vivent à jamais dans le souvenir de ses compatriotes, et plus d'un poète s'est chargé d'immortaliser son nom.

Nous apercevons déjà les célèbres coteaux du Rhin, coteaux plantés de vignes, dont un des plus célèbres est le Reinsberg. Voici Eltville (prononcez Eltuile). Son château, dont il ne reste plus qu'une tour pittoresque, fut bâti en 1330 par Baudoin, archevêque de Trèves, et détruit par les Suédois et par les Français. Eltville est surtout célèbre par ses environs, qui sont charmants, et par ses agréables villas. Les routes de cette petite partie de l'Allemagne sont si bien entretenues et si ombreuses, que ce sont des promenades. Le touriste qui a du temps à émettre s'arrête à Eltville pour aller faire des excursions à Kiedrerich, dont la chapelle gothique est une curiosité; à la colline de Grœfenberg, renommée par ses vins et dominée par le château de Scharfenstein, bâti par les archevêques de Mayence; à Erbach, très-ancien et très-joli village; à l'ancienne abbaye d'Erbach, fondée par saint Bernard et qui contient un grand nombre de monuments funéraires, entre autres ceux de Gerlach, archevêque de Mayence, et d'Adolphe II de Nassau. Cette abbaye renferme deux églises, dont l'une, la plus petite et la plus ancienne, a été transformée en cave par le duc de Nassau. C'est dans



Poussange Freres, del. et sc.

Imp. F. Chardon ainc. r. Hauteville.

ELFELD.

de le  
che.  
rent  
ande  
tre-  
Mais,  
aux.  
aire  
  
i  
f-  
y  
  
e-  
0.  
son  
le  
lle et  
ar os  
e son  
es. La  
r fair  
st nu  
ins et  
vêques  
cienne  
ent un  
e Ger-  
Celle  
a plus  
dans



« Combats ! Percex le comte de la lance, avant que l'ennemi ne le délivre.

Mais Michel transperce de sa lance acérée le lancier qui s'approche.

Michel tombe à la renverse sur le corps du comte, le protégeant encore en mourant. Ses dernières paroles, « Dieu, je te recommande mon âme ! Mais, n'abandonnez pas votre seigneur ! » furent interrompues par une forêt de lances qui lui entrèrent dans le dos. Mais, tels que la foudre, des palatins tombent alors sur les épiques. L'archevêque lui-même n'échappe qu'avec peine, et la victoire demeure justifiée par l'héroïsme d'un seul.

Michel, mort expira sur le corps sanglant de son maître, qui, à force de soins, revint à la santé. La noble fidélité, les faits héroïques, la mort glorieuse de l'écuyer vivent à jamais dans le souvenir de ses compatriotes, et plus d'un poète s'est chargé d'écrire son nom.

Nous apercevons, déjà les célèbres coteaux du Rhin, coteaux plantés de vignes, dont un des plus célèbres est le Reinsberg. Voici Eltville (prononcez Eltuel). Son château, dont il ne reste plus qu'un tour pittoresque, fut bâti en 1330 par Baudouin, archevêque de Trêves, et détruit par les Français. Eltville est surtout célèbre par ses vignes, qui sont charmantes, et par ses agréables villages. Les coteaux de cette petite partie de l'Allemagne sont et furent autrefois et sont encore, que ce sont des promenades. Le voyageur qui à du temps à consacrer s'arrête à Eltville pour aller faire des excursions à Kiedrich, dont la chapelle gothique est une curiosité; à la ville de Großenberg, renommée par ses vins et dominée par le château de Kurfürstenstein, bâti par les archevêques de Mayence; à Elberfeld, un autre et très-joli village; à l'ancienne abbaye d'Elberfeld, dédiée par saint Bernard et qui contient un grand nombre de monuments funéraires, entre autres ceux de Gerlach, archevêque de Mayence, et d'Adolphe II de Nassau. Cette abbaye renferme deux églises, dont l'une, la plus petite et la plus ancienne, a été transformée en cave par le duc de Nassau. C'est dans



cette église qu'il emmagasine ses vins, dont le plus célèbre est le vin de Steinberg. Le coteau de Steinberg est à quelques pas de l'abbaye d'Eberbach, et il lutte avec les coteaux de Johannisberg, que nous allons apercevoir tout à l'heure sur la rive droite du Rhin. On m'assure que certaines barriques du Steinberg ont été vendues jusqu'à dix mille florins.

De quelque côté qu'on promène ses regards dans ce riant pays, il présente partout des souvenirs historiques. Ces îles au milieu du Rhin étaient souvent visitées par Charlemagne, qui venait y oublier les tracas de l'empire; c'est sur une de ces îles que mourut Louis le Débonnaire. De l'autre côté du fleuve, s'élevait à Ingelheim le palais de Charlemagne; il était entouré de magnifiques jardins et supporté par des colonnes que l'empereur y avait fait transporter de Rome et de Ravenne. Il ne reste aujourd'hui de cette résidence impériale que quelques misérables débris de muraille sans caractère.

Voici le Johannisberg qui s'élève en gradins, couronné par le château de M. de Metternich, un château sans style, un château de banquier parisien; les terrasses qui serpentent autour des flancs du Johannisberg sont tapissées de vignes.

A la vue de certaines montagnes, dont la cime semble se perdre dans les cieux, l'âme se sent saisie d'une admiration mêlée de crainte, d'un religieux effroi; le spectacle de l'océan fait naître un sentiment indéfinissable de mélancolie rêveuse et profonde; mais en contemplant les environs du Johannisberg, on ne peut faire tout bas qu'un vœu: on voudrait pouvoir s'installer en ce lieu, dans une petite cabane, pour contempler à loisir des merveilles que la nature y a semées à pleines mains.

Voici le récit succinct des événements qui amenèrent la fondation de l'ancien couvent de Johannisberg.

L'archevêque Ruthard et son beau-frère le rhingrave Richoff, de concert avec d'autres croisés, avaient fait lâchement dépouiller et assassiner des juifs domiciliés à Mayence. Redoutant la vengeance de l'empereur Henri IV, le prélat, qui avait été en outre l'ami et le par-

tisan du feu pape Grégoire, se vit forcé de fuir et se rendit avec Richoff dans la Thuringe, où il demeura de sept à huit ans. Rentré dans son diocèse et pressé peut-être du besoin d'expiar ses forfaits, Ruthard fonda, en 1106, un couvent de Bénédictins sur l'emplacement nommé Bischofsberg, et comme le massacre des Israélites avait eu lieu le jour même de la Saint-Jean, il donna, en souvenir de cet événement, le nom de Saint-Johannisberg au monastère.

Quant au rhingrave Richoff, poursuivi de remords, il entra dans le couvent que Ruthard avait fondé, et fit bâtir au pied du Johannisberg une maison de religieuses dans laquelle il obligea sa femme et sa fille à prononcer leurs vœux. Son fils lui-même, dernier rejeton d'une lignée de rhingraves, fut forcé de se faire bénédictin. Toute cette famille dut ainsi se sacrifier pour le repos de l'âme du coupable vieillard.

Cependant une fatalité singulière sembla planer dès lors sur les murs de cette sainte demeure. Le couvent de Johannisberg, quoique élevé en 1132 au rang d'abbaye et enrichi d'offrandes pieuses, était déjà tombé en 1358 dans le délabrement le plus complet, par suite de l'entière démoralisation des moines et de la mauvaise administration des abbés. En 1525, il eut tellement à souffrir de la révolte des paysans du Rheingau, qu'on dut vendre une partie des terres qui lui appartenaient pour satisfaire les créanciers. En 1552, les hordes d'Albert de Brandebourg le saccagèrent de fond en comble. Depuis lors, il se dégrada chaque jour davantage, et, onze années plus tard, ce monastère, dont les religieux avaient fui, n'offrait guère qu'un assemblage confus de murs encore debout et de monceaux de pierres entassées. Le dernier des abbés de Johannisberg, nommé Valentin Horn de Rudesheim, qui était en même temps le plus démoralisé d'entre eux, se vit dépouillé de son titre, et les propriétés du couvent passèrent sous l'inspection immédiate d'administrateurs établis à Mayence. Depuis 1631 jusqu'en 1635, ce couvent demeura au pouvoir de l'armée suédoise. Les tonneaux furent tous mis à sec et les salles transformées en véritables repaires de brigands. Après la retraite

de cette soldatesque indisciplinée, la dette du couvent s'élevait si haut, que Anselme Casimir, électeur de Mayence, remit le bâtiment tout entier, avec les dépendances, à Hubert de Bleimann, administrateur des revenus de l'État, pour la somme de vingt mille rixdalers. En 1716, l'abbaye de Fulda acheta, du consentement de l'archevêque de Mayence, cette hypothèque aux héritiers Bleimann, pour le prix de trente mille rixdalers. On convertit de nouveau le monastère en un prieuré de Bénédictins, et l'évêque princier de Fulda, Adalbert de Walterdorf, fit élever cet édifice, devenu plus tard un château, ainsi que l'église qui y est attenante. En 1797, les Français voulurent le faire sauter en l'air au moyen de barils de poudre placés dans les caves, parce qu'on tardait à leur remettre la contribution de guerre dont ils avaient frappé le couvent. En 1802, il échut, à titre d'indemnité, aux princes de la maison de Nassau-Orange. En 1807, Bonaparte en fit don au maréchal Kellermann, duc de Valmy. Les alliés s'en emparèrent en 1813 et le cédèrent à l'Autriche. Enfin, l'empereur François en investit, en 1816, le prince de Metternich, comme d'un fief transmissible à ses descendants, à la charge par lui de payer une dime sur le produit des vins.

L'aspect du château de Johannisberg a, dans ces dernières années, singulièrement gagné, surtout depuis l'enlèvement du toit du monastère. C'est du haut du balcon et de la terrasse qui domine le jardin qu'on découvre ce tableau magnifique dont j'ai essayé d'esquisser quelques traits. Les appartements sont meublés simplement, mais avec goût; et parmi le petit nombre de bons portraits qu'on y rencontre, celui de l'empereur François mérite d'occuper le premier rang.

Une des curiosités de ce château, c'est la grande cave creusée en partie dans le roc, où l'on dépose le vin exquis du Johannisberg. La portion du coteau plantée des divers vignobles qui le produisent ne couvre guère plus de soixante arpents. Quant à la qualité de ces vins, la plus fine, celle qu'on nomme Oberberg, croit immédiatement au-dessous du château. On a vendu, dans l'année 1822, deux pièces de

Johannisberg pour la somme énorme de soixante mille francs environ.

Il me reste quelques mots à dire sur le village de Johannisberg, peuplé de huit cent quarante habitants. C'est le lieu de naissance de Weitzel, célèbre publiciste, mort à Wiesbaden en 1836. Une gorge le sépare de Dachsberg, vignoble cultivé seulement depuis une douzaine d'années.

Quelques propriétaires de Winkel ont planté de vignobles ce coteau pierreux et inculte, dont l'étendue est de douze arpents. Dachsberg, situé à soixante ou soixante-dix pieds plus haut que le Johannisberg, produit, dit-on, sur son versant sud-ouest, un vin d'un goût exquis. Le coteau tout entier est ceint d'un mur de clôture; à son sommet s'élève une maisonnette qu'on distingue de loin et d'où la vue est délicieuse.

À gauche de la montagne se présente un bâtiment en pierres inachevé, d'un aspect sombre et mélancolique. Delaspe, disciple du célèbre Pestalozzi, l'avait fait construire en 1825 pour y transférer l'institut qu'il dirigeait à Wiesbaden. La mort vint le surprendre au milieu de ces travaux et quand la toiture de la maison était déjà posée.

Le bâtiment dut être vendu, et, quoiqu'il eût coûté une somme considérable, les héritiers Delaspe n'en retirèrent que la modique somme de six cents thalers. Rien ne serait plus facile que de transformer ces murs déserts, cette morne solitude, en une ravissante habitation. Le village de Johannisberg doit sa fondation, déjà fort ancienne, aux serviteurs du couvent, qui en avaient défriché les champs et planté les vignobles.

Du reste, la vraie histoire de Johannisberg se répand dans le monde en tonneaux et en bouteilles. Un jour M. de Metternich demande à un écrivain français célèbre de lui envoyer un autographe. L'écrivain prend la plume et écrit : « Je reconnais avoir reçu de M. de Metternich vingt-cinq bouteilles de son vin de Johannisberg... » Et M. de Metternich lui envoya en effet les vingt-cinq bouteilles, mais de-

puis cette époque il n'a plus demandé d'autographe à personne.

Les vendanges se font aussi tard que possible, jusqu'à ce que le raisin ait atteint son plus haut degré de maturité, ce qui contribue à donner au vin de Johannisberg la grande chaleur qui le distingue. Les vignes consistent en espèces appelées Riesslingen, qui sont les plus hautes que l'on connaisse dans ce pays, et que l'on considère généralement comme les meilleures. La montagne seule comprend vingt-cinq arpents, et la qualité la plus estimée est le produit de vignes plantées sur la cime près du château : c'est le vin appelé *Schloss Johannisberger*. Tout bateau à vapeur du Rhin en a toujours une demi-bouteille à son bord à l'usage du gourmet opulent.

Un peu plus bas est Rudesheim, petite ville célèbre aussi par ses vins et par ses châteaux : parmi ces derniers, le Niederburg et le Vorderberg, dont il ne reste plus que la tour. Dans le château de Brœmesberg on voit encore la salle des chevaliers, la chambre nuptiale et la chapelle ; on y montre aussi de vieilles armures, le lit de Brœmser, orné de sculptures qui représentent des épisodes tirés de l'Ancien Testament ; les chaînes de captif portées par le chevalier en Palestine, et les cornes du bœuf qui, en remuant la terre, avait fait découvrir la sainte croix. Jean Brœmser, plus pieux que son voisin Gilsen de Lorch, avait fait la campagne sous l'empereur Conrad ; prisonnier des Sarrasins, il fit le vœu de bâtir une église s'il recouvrait la liberté, et fut délivré. Il revint dans son château et bâtit le couvent de Noth Gattes.

Quant au chevalier Gilsen, voici son histoire :

Parmi les noms que l'histoire a conservés de nobles familles qui habitaient le Rheingau au moyen âge, celui de Gilsen de Lorch était l'un des plus distingués. Un gentilhomme de cette famille, à l'époque où toute la noblesse allemande était conviée à prendre la croix, promit de se joindre aux croisés. Il ne prit toutefois cette détermination qu'à contre-cœur, après de longues instances ; et ce fut moins par piété qu'il s'y résolut que par la crainte de voir son nom flétri par un tel refus. Cette répugnance à quitter le sol paternel avait

d'ailleurs un motif. Il venait d'être fiancé avec une belle et noble demoiselle, et il ne pouvait se résoudre à se séparer d'elle. Aussi, lorsqu'il prit la croix, bien des gens doutèrent de la sincérité de son vœu.

Ce qu'on avait prévu se réalisa. L'armée des croisés n'avait pas encore franchi les frontières de l'Allemagne, que Gilsen, sous prétexte de maladie, demeura en arrière; sa passion fit taire en cette circonstance la voix de sa conscience: le désir de revoir sa fiancée, après une si courte absence, devint si impérieux, qu'il l'emporta sur le sentiment de son devoir et la crainte du déshonneur. Mais de tristes nouvelles l'attendaient à son retour, celle pour qui il s'était imprudemment compromis avait disparu. Les personnes auxquelles il s'adressa, dans un premier moment de consternation, lui montrèrent les rochers escarpés de Kederich, qui dominant Lorch, et au sommet desquels était situé un château inexpugnable. Ce castel était habité par un chevalier félon, qui avait en vain sollicité la main de Gertrude. Saisissant le moment où la demoiselle était privée de l'appui de son fiancé, il était parvenu, par une attaque audacieusement calculée, à se rendre maître de sa proie. Quand le bruit de cet enlèvement se répandit parmi les habitants du village, il était trop tard, ils voyaient au sommet des rochers flotter les vêtements de la malheureuse Gertrude, entraînée dans le castel.

Les premiers jours, Gilsen parcourut les environs comme un homme privé de sa raison. Il invoqua le secours de ses voisins contre le brigand qui avait enlevé sa fiancée; mais ils lui firent observer que toute volonté, toute force humaine resteraient impuissantes contre une telle tentative, et ils l'engagèrent à prendre patience, dans l'espoir que l'héroïque résistance de Gertrude finirait par lasser son persécuteur; mais prêchez donc la patience et la résignation à un amoureux! De toutes parts d'ailleurs on lui répétait que le malheur qu'il déplorait n'était que la juste punition de la rupture de son vœu, et ce reproche, loin de lui inspirer du repentir, ne fit qu'accroître la soif de vengeance dont il était dévoré.

Il était en ces dispositions lorsqu'un soir, au retour d'une course à cheval dans les vallées qui se croisent aux environs de Lorch, il s'arrêta près des rochers de Kederich. Après avoir mesuré quelques instants avec rage les hauteurs inaccessibles et s'être de plus en plus convaincu de l'impossibilité de délivrer à force ouverte sa bien-aimée, une pensée traversa son esprit, pensée indigne d'un chrétien. Il tourna bride, et prit le chemin de sa demeure en murmurant un serment affreux.

Soudain un inconnu se présenta devant lui dans l'étroit sentier qu'il parcourait. A sa vue, une secrète horreur s'empara de Gilsen, qui soupçonna aussitôt quel était cet inconnu : aussi, maîtrisé par la terreur que ce soupçon fit naître en lui, voulut-il poursuivre son chemin ; mais l'étranger ne le permit pas, et le coursier du chevalier demeura immobile comme par enchantement.

— Chevalier, dit l'inconnu d'une voix sourde, puis-je vous assister ?

Gilsen ne répondit pas.

— Je sais ce que vous désirez, continua l'étranger ; mais élevez vos regards vers ces rochers, essayez de les faire franchir par votre cheval ; rien ne doit paraître impossible à un aussi brave chevalier que vous.

— Retourne aux enfers, esprit maudit, s'écria Gilsen, outré du ton de raillerie de son satirique interlocuteur.

Et il lui lança un coup de cimeterre, qui semblait devoir lui fendre le crâne. Mais un rire goguenard se fit entendre, et l'esprit malin, se montrant sur la cime du roc le plus avancé, dit au chevalier :

— Soyez donc raisonnable, et convenez que moi seul puis vous aider ; ayez confiance, aujourd'hui même votre bien-aimée sera dans vos bras.

Le chevalier tremblait de tous ses membres en songeant qu'il se trouvait sur le bord d'un abîme. Dans son indécision, il piqua des deux son coursier, pour fuir le tentateur ; mais celui-ci élevant la voix :

— Demain, ta fiancée sera perdue sans retour pour toi ; il ne te reste qu'une heure peut-être pour la sauver.

A cette nouvelle, Gilsen, en proie à la plus furieuse des passions, devint sourd à la voix de la raison, et son pacte avec le démon fut conclu.

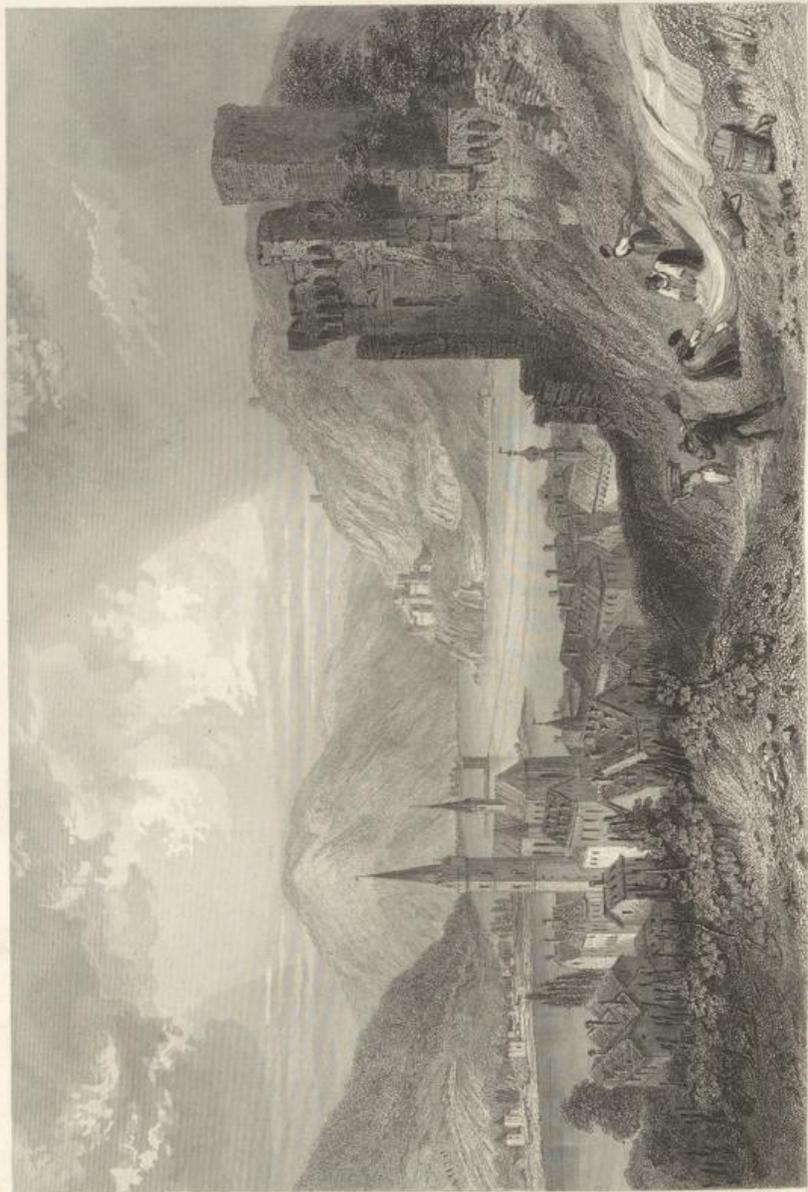
La lune épanchait alors sa pâle lumière sur les flancs noirs des rochers.

— En avant, hardi cavalier...

Gilsen se trouva seul ; le vent chassait les nuages au-dessus de sa tête ; son cheval se mit à hennir avec force, et franchit d'un saut le périlleux sentier. Le chevalier tenait les rênes d'une main vigoureuse, dans l'autre brillait son cimenterre. Cependant le coursier semblait toujours emporté sur les ailes du vent, et ses sabots faisaient jaillir l'éclair dans des sentiers à peine praticables aux chamois ; Gilsen se tenait ferme sur les arçons sans manifester la moindre crainte, même dans les passages où une chute paraissait inévitable. Le bruit que faisaient Gilsen et son coursier avait attiré sur les remparts le peu de monde qui se trouvait au château. Immobiles d'effroi à l'aspect du chevalier, ces hommes d'armes en croyaient à peine leurs yeux, lorsqu'ils virent celui-ci s'avancer comme un fantôme. L'heure de la délivrance avait sonné ; Gilsen, ayant aperçu sa bien-aimée sur le haut d'une tour, avait d'un bond atteint la cime du rocher et franchi la tourelle ; en un instant, le ravisseur de Gertrude fut étendu à ses pieds, nageant dans son sang, et le chevalier pressa sa bien-aimée sur son sein.

Mais ce bonheur, acheté au prix du plus grand sacrifice, fut de courte durée. A peine réuni à Gertrude, Gilsen la vit se faner comme une fleur au souffle du vent du nord. Après sa mort, Gilsen, ne voulant pas survivre à sa maîtresse, mit de sa propre main fin à ses jours.

Les habitants de Lorch ne montrent encore de nos jours qu'avec une secrète horreur ce sentier presque impraticable, qui, depuis, reçut le nom d'Échelle du Diable, et ils conservent précieusement



Imp. F. Chardon aîné, r. Hauteville.

Benjamin Frères, del. et sc.

BINGEN.

si; il ne  
missions,  
mon fut  
rs des  
de sa  
ut le  
gou-  
m-  
t  
;  
e  
t.  
n-  
troi  
eite  
due.  
bien-  
e du  
rtrode  
pressa  
fut de  
comme  
sen, et  
fin à se  
qu'ave  
depuis,  
usement





dans leur hôtel de ville la bride du coursier du chevalier Gilsen.

On prétend que c'est Charlemagne qui, le premier, eut l'idée de planter la vigne sur les coteaux de cette partie du Rheingau; ayant remarqué que la neige disparaissait plutôt des montagnes de Rudesheim que des hauteurs voisines, il fit planter ces coteaux de vignes qu'il tira d'Orléans et de la Bourgogne.

Du haut du Niederwald, qui domine Rudesheim, on contemple un magnifique spectacle : le Rhin se déroule au milieu de grands villages, sortes de villes champêtres, à travers des coteaux chargés de pampres, et des montagnes peuplées de beaux arbres; en face est Bingen, baigné par le fleuve, au pied de la colline qui porte encore les vestiges du camp de Drusus. A gauche, le mont Saint-Roch; à droite, la Nahe qui vient se jeter dans le Rhin, puis la tour des Rats. On aperçoit aussi les ruines de l'Ehrenburg, suspendues comme un nid d'aigle. Des rochers voisins un torrent se précipite et disparaît comme englouti dans des cavernes souterraines.

Le bateau passe ensuite devant Geisenheim, avec son église du quinzième siècle, qui garde le tombeau de Jean-Philippe de Schonborn, électeur de Mayence, connu pour la part qu'il prit au traité de paix de Westphalie. On montre aussi la maison où cet électeur conversait avec Leibnitz au sujet de la réconciliation de l'Église protestante avec l'Église catholique. Il y a dans les environs plusieurs beaux châteaux appartenant aux comtes d'Ingelheim, de Deyenfeld et de Zwierlein. Ce dernier possède une très-remarquable collection d'anciennes peintures sur verre.

De ce point on peut se diriger vers la Rossel, une ruine artificielle élevée à 840 pieds au-dessus du niveau du Rhin. De gaies maisons de campagne, des plaines, des collines, des montagnes, des rochers, de petites villes, des villages, des fermes et des moulins se montrent vers Langenlonsheim, Bretzenheim et Kreutznach jusqu'au mont Tonnerre. A l'ouest, les sommets âpres et boisés du Hunsrûch bornent l'horizon. Vers le nord-ouest on aperçoit la maison suisse de Vautsberg et le château de Rhenistein; plus loin, la ruine de Reichens-

tein, et, dans une sinuosité du fleuve, l'église de Saint-Clément.

Nous voici à Bingen, une ville d'origine romaine, et dont le pont, jeté sur la Nahe, a conservé le nom de Drusus. Cette ville se rendit célèbre dans l'histoire en se réunissant la première avec Mayence à la ligue Hanséatique. Sur la rive droite s'élève le Scharlachberg, renommé par ses vins. A mi-côte de cette montagne, on trouve une terrasse formant la demi-lune, à laquelle viennent aboutir les chemins de la forêt. Les environs de Bingen ont donné le jour à un saint et à une sainte : saint Rupert et sainte Hildegarde.

Sous le règne de Louis le Débonnaire, la Saxe était gouvernée par le duc Robolaüs. Il ne penchait point en faveur de la religion chrétienne, et il était d'un caractère emporté et sauvage ; du reste, vaillant et bien exercé au métier des armes. Berthe, fille d'un duc également puissant sur les bords du Rhin, lui inspira une vive passion, et cette douce et aimable fille, à la fois pieuse et zélée chrétienne, ne l'accueillit point défavorablement ; car, outre que ses actions d'éclat l'éblouissaient, elle nourrit l'espoir de convertir son futur époux au christianisme.

Cet espoir ne dut point se réaliser. Le rude guerrier ne s'arrêta point aux charitables exhortations de Berthe, qui fut obligée de se séparer de lui pour aller habiter un château lointain. Là, elle accoucha d'un fils qui eut nom Rupert, et cet enfant devint son unique consolation. Berthe voulut l'élever en pieux chrétien, parce qu'elle attribuait toutes ses infortunes à la passion guerrière de son époux. Or, avant tout, elle eut à cœur d'éveiller dans cette jeune âme des vertus plus douces et le désir d'un bonheur calme et domestique.

Dans une expédition sanglante que Robolaüs entreprit contre des tribus voisines, il devint la victime de sa témérité. Berthe, recevant la nouvelle de sa mort, fut accablée de tristesse, car elle ne se souvenait plus que des bonnes qualités de son époux. Dès lors elle se décida à aller habiter auprès de ses parents, qui occupaient le château de Bingen.

Plusieurs nobles du pays vinrent alors briguer la main de la jeune

et belle princesse ; mais elle refusa les propositions les plus brillantes, disant qu'elle voulait se dévouer uniquement à l'éducation de son fils. Aussi fut-elle admirablement récompensée de ses soins et de ses peines.

Rupert n'avait point hérité de son père l'esprit rude et bouillant, mais bien la douceur et la piété de sa mère. En même temps on vit se développer en lui une disposition précoce pour la bienfaisance, et cette disposition ne fit que croître avec l'âge, à la grande satisfaction de Berthe et de ses parents. Rupert se plaisait parmi les enfants pauvres de l'endroit ; il partageait avec eux tout ce qu'il avait, donnait même ses habillements à ceux qui étaient nus. Un jour, qu'il se vit entouré d'une troupe de jeunes garçons affamés, pour lesquels il n'avait pas d'aumônes suffisantes, il les conduisit auprès de sa mère en disant : « Aie-s-en soin, chère mère, car ce sont aussi tes enfants. » L'esprit charitable de cet enfant, tout pénétré des préceptes divins, se montra dans toute sa pureté. Un jour que Berthe parlait de faire élever un édifice superbe : « Donne d'abord ton pain aux affamés et habille les misérables qui souffrent mille privations, et qui sont aussi nos frères, » dit le jeune enfant.

La renommée de la charité de Rupert se répandit au loin ; il devint bientôt l'objet de la vénération universelle, et à mesure qu'il avança en âge, il s'en rendit de plus en plus digne. Tout ce qu'il possédait et tout ce que, par prières, il obtint de sa mère il le distribuait, sans égard pour lui-même. Parvenu à l'adolescence, il reçut de toutes parts des observations sur sa trop grande libéralité, ainsi que sur sa négligence à fréquenter les exercices chevaleresques. On lui fit sentir qu'il convenait mieux à sa haute position d'être habile à manier le palefroi et à jouter dans les tournois que d'être en contact perpétuel avec des mendiants et des estropiés. Mais Rupert ne s'inquiéta ni des représentations, ni des railleries ; il continua, sans se lasser, à répandre des bienfaits et à trouver sa récompense dans la bénédiction des nécessiteux.

Par une belle matinée de printemps, Rupert, fatigué d'une longue

promenade, s'endormit à l'ombre d'un arbre sur les rives du Rhin ; il vit en songe, auprès du fleuve, un vieillard drapé d'une longue robe. Une troupe d'aimables enfants entouraient en jouant le vieillard, et celui-ci les prit les uns après les autres et les plongea dans les flots, et tous en sortirent plus frais et plus beaux. En même temps s'éleva des flots une île belle et enchanteresse, pareille à un pays féerique, plein des plus doux fruits du paradis ; un chœur mélodieux de chantres emplumés égayait la campagne, mille fleurs embaumaient les airs de leurs parfums les plus exquis. Le vieillard mena les jeunes garçons dans cette île et les y habilla de robes blanches comme la neige. Plein du désir de pénétrer dans cette île merveilleuse, Rupert courut vers le vieillard, le priant de le recevoir aussi dans ce ravissant séjour. Mais celui-ci répondit d'un ton solennel : « Ce n'est pas un séjour pour toi, Rupert ; tes bienfaits, ton âme pure et pieuse te rendent digne de jouir des voluptés célestes et de la vue des bienheureux. » A ces paroles, on vit sortir, des champs émaillés de l'île, un arc-en-ciel brillant de mille couleurs, et lorsque Rupert leva ses regards vers la voûte éthérée, il en vit descendre une foule d'anges aux ailes dorées, et au milieu d'eux rayonnait d'un éclat mystérieux l'enfant Jésus. Saint Jean était respectueusement agenouillé à ses côtés, et deux anges s'avancèrent montrant un vêtement que Rupert avait donné à un pauvre garçon quelques jours auparavant. Ils habillèrent de ce vêtement l'enfant Jésus, qui dit : « Tu as vêtu ceux qui étaient nus, tu as nourri ceux qui avaient faim ; par ta charité tu as mérité une haute récompense dans la gloire éternelle. » Plongé dans une extase de béatitude, Rupert voulut tendre les bras au gracieux enfant Jésus, lorsque la ravissante vision disparut, et il s'éveilla.

Depuis ce jour, Rupert était comme transfiguré. Il résolut de prendre le bâton de pèlerin, de se rendre à Rome, d'aller ensuite visiter le saint Sépulcre, et de revenir finalement dans la capitale de la chrétienté pour y passer le reste de sa vie. Toutes les représentations de sa mère, qui tout en l'élevant chrétiennement l'avait destiné à l'ordre de la chevalerie, ne purent obtenir de lui d'autre pro-

messe que celle de revenir de Rome pour quelque temps auprès d'elle. Il renonça ainsi aux dignités princières, et échangea la pourpre contre la bure du pèlerin.

Lorsque, un an plus tard, il revint de son voyage, les fatigues et les privations avaient tellement miné sa constitution, du reste fort débile, qu'il mourut, à peine âgé de vingt-deux ans, dans les bras de sa mère, qui ne tarda pas à le suivre.

Rupert fut mis dans la suite au nombre des saints, et le couvent d'Eubingen possède encore, suivant la légende, le même vêtement qu'il donna un jour à un petit pauvre et qu'il avait vu en songe.

Après la mort de saint Rupert et de sa mère, les propriétés du duc de Bingen échurent en partage à plusieurs parents, qui fondèrent le château de Spenheim, situé non loin de Kreuznach. Dans cette résidence demeuraient le chevalier de Bokelheim et son épouse Mathilde, qui ne lui donna qu'une seule fille, laquelle reçut au baptême le nom d'Hildegarde. Cette enfant fut confiée de bonne heure à l'abbesse du couvent de Disibodenberg : c'est là qu'elle fut élevée et qu'elle passa les années de sa jeunesse.

Elle montra bientôt une grande passion pour la lecture des bons livres et des pieuses légendes ; mais ses fréquentes visions, à l'aide desquelles elle prétendait prédire les événements à venir, étonnèrent le monde ; et en effet, le tableau de l'avenir, esquissé par elle au milieu de son obscure cellule, a plus d'un trait de ressemblance avec celui de nos temps modernes.

La dépravation et la corruption des mœurs des hommes puissants, et surtout des ecclésiastiques de son temps, trouvèrent en Hildegarde un juge sévère ; elle révéla leurs vices et leurs crimes, et les traita sans aucun ménagement.

Saint Bernard, prêchant la croix aux bords du Rhin, visita Hildegarde, et elle ne recula pas devant la mission de soutenir par sa voix la voix de l'illustre prédicateur. A son départ, il lui fit présent d'un anneau portant l'inscription : « Volontiers je souffre. » Cette bague se voit encore à Wiesbaden. Longtemps après, Hildegarde

fut nommée abbesse de ce couvent, et son autorité et sa renommée grandirent au point que des processions de fidèles arrivèrent vers elle pour implorer sa bénédiction.

Hildegarde nous a légué plusieurs ouvrages qu'elle a écrits en langue latine, et qui témoignent à la fois de son érudition et de son profond savoir. Quoiqu'elle n'ait cessé d'attaquer le clergé avec beaucoup d'animosité, elle a été plus tard déclarée sainte par la bouche du souverain pontife.

De Bingen on peut aller visiter en se promenant le château d'Ehrenfels et la fameuse tour des Rats.

Le château d'Ehrenfels, dont il reste à peine quelques vestiges, fut construit en 1219 pour Sigfrid, archevêque de Mayence, par Philippe de Bolanden, vicedome du Rheingau. La meilleure route à suivre pour visiter cette ruine, est celle qui commence aux bords du Rhin, ou le sentier qui passe par le coteau de Rudesheim. Ehrenfels était un des quatre châteaux princiers du Rheingau, et servait souvent de résidence à l'archevêque. Dans les temps de guerre, on y déposait les trésors de l'église et les bijoux du prélat. En 1298, on y établit une douane pour les marchandises venant par le Rhin. Le vaillant Tuno de Falkenstein, prévôt de la cathédrale de Mayence et administrateur électoral, ainsi que les archevêques Jean II, Conrad II, Diether et Adolphe, vécurent dans ce château. A la mort de Jean II, tout le chapitre se réunit à Ehrenfels pour élire son successeur. Le choix des électeurs tomba sur Conrad III, auquel le diocèse de Mayence échut ainsi en 1419. En 1631, les Suédois le prirent d'assaut; mais ils l'abandonnèrent quatre ans après, toutefois sans avoir commis de grands dégâts. En 1689, les Français réduisirent en cendres ce majestueux édifice, dont il ne reste que les ruines, que l'on admire encore aujourd'hui. Un fait digne de remarque : c'est de ce château que sortit le premier brigand qui exerça en Allemagne son industrie meurtrière.

Les guides conduisent ordinairement les voyageurs, désireux de jouir d'une belle vue, aux endroits nommés l'Écueil et la Voûte

enchantée, ainsi qu'à un vieux château en ruines réuni, comme le Niederwald tout entier, aux domaines du comte de Bassenheim.

Rien ne saurait rendre le charme d'une promenade sur l'eau jusqu'à Asmanshausen, ou plus loin encore dans une des petites barques amarrées aux bords du Rhin, quand le ciel est sans nuages et que la campagne se revêt des teintes les plus propres à faire ressortir le spectacle magique de ces environs.

Cependant les paysages du Rheingau perdent par degrés de leur aspect exclusivement grave pour revêtir des formes tout à la fois plus agrestes et plus sévères; la crête des montagnes se dresse et se dessine à l'horizon en lignes plus pittoresques, le fleuve lui-même semble rouler ses ondes avec plus d'impétuosité. Tout, dans les environs, prend un caractère sombre et même lugubre. Un énorme rocher, surmonté d'une croix noire en fer, s'élance du milieu des flots un peu plus bas que la maisonnette du tir près de la fontaine; là repose le cœur d'un poète et d'un historien d'un rare mérite, Nicolas Vogt, mort à Francfort-sur-le-Mein l'an 1836. Plus bas s'ouvre une niche creusée dans la muraille et renfermant une image de saint Nicolas, que de pieuses mains viennent souvent orner de bouquets de fleurs. Aucun batelier de la vieille roche n'oublierait de se découvrir avant de franchir le Ringerloch, gouffre du Rhin, redouté jadis à l'égal de la fabuleuse Charybde. A droite, sur des rocs qui descendent à pic, se dresse l'imposant château d'Ehrenfels; à gauche du sein d'une île de rochers située au milieu du fleuve, s'élance la Tour aux Souris, célèbre depuis des siècles dans le Rheingau.

Hatto, évêque de Fulde, aspirait au siège vacant de l'archevêché de Mayence, mettant tous les ressorts en mouvement auprès de l'empereur pour parvenir à son but tant désiré. Il ne recula devant aucune espèce de subornation, et fit tant que le choix le favorisa, quoiqu'il y eût des candidats beaucoup plus dignes que lui.

Cette élévation ne fit que développer son caractère dur et hautain, et il ne tarda pas à se montrer tel qu'il était, farouche, cruel et tyrannique. Ses sujets pauvres sentirent principalement tout le poids de

son bras. Il les accabla d'impôts excessifs pour élever des édifices pompeux et pour satisfaire son désir du luxe ; il établit des octrois, imagina des charges nouvelles, comme si le pays n'avait dû servir que les caprices du maître.

C'est ainsi qu'il fit bâtir au milieu des flots écumants une forte tour en deçà de Bingen, à proximité du Trou de Bingen, à l'endroit que saluent à la fois, des deux rives opposées, et les ruines d'Ehrenfels, et le château de Reheinsten. C'est là qu'on devait forcer les bateaux à payer une taxe ; le passage, étroit en cet endroit, ne leur eût pas permis de passer outre impunément. Peu de temps après la construction de cette citadelle, il arriva qu'une disette générale vint frapper les pays rhénans, et surtout le diocèse de l'archevêché. Une terrible sécheresse avait brûlé les campagnes ; la grêle et les insectes avaient, en partie, détruit le peu de germes qui s'étaient montrés ; une famine générale était d'autant plus à craindre que Hatto avait acheté presque tous les grains restés de la dernière récolte, et qu'il les avait enfermés dans ses greniers. La famine tant redoutée envahit la contrée avec toutes ses horreurs ; il y eut une misère extrême parmi la population indigente. L'archevêque, il est vrai, fit vendre de ses provisions, mais à des prix si élevés que peu de ses sujets purent profiter de cette vente. Les pauvres furent donc obligés de recourir à des aliments malsains qui causèrent des maladies, lesquelles augmentèrent encore la calamité générale. Dans cette détresse, les malheureux implorèrent et supplièrent leur prince. Ses amis et conseillers eux-mêmes insistèrent auprès de lui pour qu'il prit en pitié ses sujets. Mais le tyran continua de vendre son blé aux prix les plus élevés, car il avait le dessein de se bâtir un château d'une dimension fabuleuse, et il lui fallait conséquemment de grosses sommes.

Un jour donc, la foule affamée, hommes, femmes et enfants, après avoir vainement demandé du pain devant le palais de l'archevêché, pénétrèrent impétueusement dans les appartements du prince, qui était à table avec ses hôtes débauchés. Hatto reçut les malheureux

avec une feinte condescendance, leur promit du blé, et leur dit d'aller dans une vaste grange, où ils trouveraient ce qu'ils désiraient. Heureux de cette promesse, les pauvres se retirèrent ; mais à peine furent-ils dans la grange que le barbare fit verrouiller les portes par ses satellites, puis mettre le feu au bâtiment ; et pendant que les victimes imploraient sa miséricorde, et que les flammes leur arrachaient des cris de douleur, l'inhumain disait à son entourage : « Entendez-vous *pépier* les souris de blé ! J'agis avec ces rebelles de même qu'avec les souris que je prends ; je les brûle. »

Mais ces horreurs appelèrent la vengeance céleste sur leur détestable auteur. Des cendres mêmes de la grange incendiée sortirent des milliers de souris, dirigeant, comme un torrent dévastateur, leur course vers le palais ; elles en remplirent tous les appartements, et, dans leur rage, attaquèrent l'archevêque lui-même.

Celui-ci eut beau s'en défendre, ses domestiques eurent beau les massacrer par centaines, le torrent arrivait, arrivait sans cesse, et le scélérat commença à reconnaître qu'un juge plus puissant que lui s'était chargé de le poursuivre. Abandonné de tous ses valets, qui s'enfuirent saisis d'épouvante, Hatto se réfugia sur un bateau afin de se soustraire aux poursuites de ses ennemis acharnés ; mais en vain. Des légions de souris le suivirent pendant qu'il descendait le Rhin. Dans son désespoir, il alla prendre terre à sa tour de barrage, croyant s'y mettre à l'abri de ses innombrables ennemis. Mais ceux-ci y abordèrent après lui, rongant et perçant avec une vitesse incroyable les portes, creusant et minant des passages à travers l'épaisseur des murs, et atteignirent enfin l'objet de leur persécution.

Hatto succomba aux attaques des souris, qui, par myriades, se ruèrent sur lui, et ce ne fut qu'après l'avoir dévoré qu'elles se dispersèrent et disparurent.

Cette tour porte encore de nos jours le nom de Tour aux Souris. Personne n'y habite plus ; ses murs sombres, à demi écroulés, subsistent encore, comme le monument d'un horrible forfait.

Telle est la légende ; mais l'histoire est venue donner le démenti le

plus positif à cette tradition populaire, car il est démontré, depuis longtemps déjà, que le château d'Ehrenfels ne date que du treizième siècle, et Hatto, archevêque de Mayence, mort en 990, auquel on attribue un si barbare auto-da-fé, n'aurait pu, comme l'a pensé Vogt, être le fondateur de ce monument. La Tour aux Souris était originellement un corps de garde défendu par une pièce d'artillerie, nommée en vieux allemand *muserie*, et destiné à protéger la douane du Rhin, située dans le château même d'Ehrenfels. Pendant la guerre de Trente ans, elle servit alternativement de demeure aux Suédois et aux Impériaux. On raconte même, parmi le peuple, que sept vaillants défenseurs de cette tour périrent glorieusement à leur poste. Le dernier d'entre eux repoussa avec dédain la grâce qui lui était offerte, et se précipita dans le Rhin.

Après avoir passé devant la Tour aux Souris, l'oreille est frappée du mugissement d'un gouffre appelé Bingerloch, formé par un banc de pierre à peine visible dans les grandes eaux, et qui traverse le fleuve d'une rive à l'autre. Un laps de plusieurs siècles a suffi à peine pour faire disparaître les écueils que ce passage offrait aux navigateurs ; aujourd'hui les accidents y sont fort rares, et ce n'est, que de loin en loin, que des bâtiments un peu lourds ou des trains de bois destinés à la Hollande, viennent se heurter contre ces récifs. Suivant une tradition accréditée dans le peuple, Charlemagne fut le premier qui osa franchir ce gouffre en bateau ; ce récit est controvérsé, car des documents authentiques attestent que les Romains traversèrent ce passage dans de légères embarcations ; il prouve néanmoins combien une pareille entreprise était réputée dangereuse, puisque les habitants des provinces rhénanes ne songeaient à en attribuer le plan qu'à l'homme qui réunissait en lui le type de la toute-puissance et l'idéal d'une audace sans bornes.